

## L'AUTORITÉ DU GESTE

**L**A RÉFLEXION LITURGIQUE a souligné avec bonheur la place de la parole et de la communication dans l'action liturgique. Elle insiste également sur le symbolisme de l'attitude et du mouvement qui dessine avec la parole le site illocutoire<sup>1</sup> de la célébration. Dom Casel soulignait jadis que « ce que nous avons reçu dans la *Paradosis*, nous le commémorons dans le culte en réalisant

---

1. Ce dernier terme désigne une réalité intra-linguistique créée par l'énonciation elle-même. Un énoncé tel que « veuillez fermer cette porte » comporte une dimension locutoire (il y a ici une porte, laquelle devrait être fermée), une dimension perlocutoire (le destinataire éprouve du plaisir à rendre ce service, ou bien au contraire il se sent irrité, parce que quelqu'un d'autre a négligemment laissé la porte ouverte ; il va, ou non, fermer la porte), et une dimension illocutoire : en effet, du simple fait de son énonciation, cette phrase situe le locuteur dans un rapport de supériorité hiérarchique à l'égard du destinataire. Un rapport de places, dissymétrique dans le cas présent, entre les deux personnes est ici créé ou renforcé. (L.-M. CHAUVET, « La Bible dans son site liturgique », dans J.-L. SOULETIE [dir.], *Bible et parole de Dieu*, coll. « Lectio Divina », Paris, Éd. du Cerf, à paraître.)

ainsi la présence mystérique »<sup>2</sup> des actes salutaires de la Révélation. Il y voyait le sens même de la liturgie qui actualise les actes de salut. Ce langage de l'acte, de l'action, de l'*ergon* appelle une réflexion sur l'autorité de la liturgie à travers ce qu'elle « agit ». En effet, elle relève bien du « faire » qui vise la communication entre Dieu et les hommes, plutôt que de la « logie » du discours argumenté. Car, de ce point de vue, elle exerce une autorité (*auctor*), une garantie qui accrédite le corps des fidèles qui célèbre le culte divin. Elle prescrit aux fidèles des attitudes qui façonnent le corps du Christ. On pressent dès lors que le sujet topique de l'action liturgique est constitué dans cette géographie du corps ecclésial lorsqu'il se « réalise » dans la célébration. Tel est le propos de cette réflexion.

### L'institué sacramentel

Il n'y a d'instituant que déjà institué. L.-M. Chauvet a insisté, dans *Symbole et Sacrement*<sup>3</sup>, sur le langage comme la médiation la plus instituante des sujets puisqu'il est ce qu'il y a de plus institué. L'Église n'advient qu'en se reconnaissant instituée par le Christ en se recevant de lui. Et l'institué sacramentel est la médiation instituante de cette identité<sup>4</sup>. Un paradoxe rapproche les sacrements du langage : au cœur de ce que l'Église régule le plus, elle reconnaît sa radicale démaîtrise. Rien n'est plus instituant de l'Église que cette institution sacramentelle par le Christ lui-même. Les sacrements indiquent bien ce que l'Église ne peut posséder : le Christ, qui lui est donné. De la même manière, il est impossible de posséder l'origine du langage qui est toujours déjà donné quand on y advient. Un caractère dynamique qui appar-

2. O. CASEL, *Le mystère du culte*, Paris, Éd. du Cerf, coll. « Lex Orandi » 38, 1964, p. 32.

3. L.-M. CHAUVET, *Symbole et sacrement. Une relecture sacramentelle de l'existence chrétienne*, Paris, Éd. du Cerf, coll. « Cogitatio Fidei » 144, 1987.

4. *Op. cit.* p. 419.

tient à l'instituant sacramentel apparaît quand on réfléchit au fait que l'origine est une place imprenable. Il fait du sacrement une confession *en acte* où la parole et le geste s'allient pour qu'advienne l'identité des sujets. L'interdit d'origine dessine un lieu d'où l'on vient et devant lequel vient buter la tentative récurrente de vouloir coïncider avec elle.

C'est pourquoi, tout en reconnaissant ce rôle éminent du langage, on voudrait donner également sa place aux attitudes et aux déplacements prescrits par la liturgie pour montrer qu'ils façonnent un corps par un travail symbolique de genèse à travers lequel nous devenons l'Église de Dieu. En effet, une communauté humaine, selon l'expression de A. Kavanagh, n'est pas seulement une communauté linguistique. Elle est le langage qu'elle parle. De même « une Église chrétienne n'utilise pas simplement une liturgie ; elle est la liturgie avec laquelle elle rend le culte. »<sup>5</sup>

Une certaine désaffection de la liturgie tient peut-être à une anthropologie défectueuse du geste autant que de la parole qui ne donnent plus accès au mystère. Or les gestes, mouvements et attitudes sont essentiels pour constituer le comportement social de l'être humain. On peut le vérifier en fréquentant d'autres cultures que la sienne. En effet, le passage à une autre culture ne consiste pas uniquement à apprendre une langue, mais à se familiariser avec les gestes et attitudes qui constituent avec la parole nos lignes de conduites. Ainsi la participation d'occidentaux aux liturgies africaines ou asiatiques peut les déconcerter par leur longueur (facteur temporel), la place de la danse (facteur corporel) ou par l'importance du sensoriel (parfum, couleurs, musique etc.)

Les gestes de la liturgie prescrivent symboliquement un comportement à l'Église et à chacun dans l'Église. Ils appartiennent à l'*opus operantis Ecclesiae*, car ils constituent un système symbolique qui exprime la relation chré-

---

5. A. KAVANAGH, *On Liturgical Theology*, Collegeville, The Liturgical Press, 1981, p. 97.

tienne de l'homme à Dieu<sup>6</sup>. Être plongé dans l'eau, marcher, se mettre debout, donner le baiser de paix, oindre, marquer le corps du signe de la croix, bénir, manger réalisent la signification de ce qu'ils donnent à voir. Un pacte, une alliance s'y nouent avec celui qui est présent et qui demeure caché dans le Mystère.

Le terme de liturgie allie d'ailleurs très heureusement deux significations : assemblée et *processio* au sens où Tertullien donnait au verbe *procedere* le sens de « s'assembler »<sup>7</sup>. Les déplacements à l'intérieur de la liturgie soulignent pourtant « le caractère essentiel, fonctionnel du rite, nécessaire à l'action sacrée, et qu'ils le solennisent pour mieux le rehausser<sup>8</sup> ». D'emblée la liturgie délimite une forme chrétienne à travers l'assemblée, dégage un espace de célébration dans lequel il est question de se mouvoir. On sait d'ailleurs que ce rassemblement des chrétiens est perçu dès les origines comme une « marque de fabrique », une caractéristique propre à leur genre de vie. L'importance de cette forme que prend l'Église dans sa prière liturgique est liée à l'action du Christ qui rassemble son peuple pour lui parler et pour envoyer ses disciples dans le monde. Ce lien au Christ donne à l'assemblée liturgique le caractère d'Église au point que ne pas y participer, c'est diminuer l'Église<sup>9</sup>.

Le mouvement qui est lié à la liturgie implique les attitudes corporelles des membres de l'Église, gestes, postures et démarches des divers ministres et/ou du peuple (processions, inclinations, mains levées, etc.). Mais l'expression corporelle dans la liturgie n'est pas laissée à la spontanéité de chacun. Des lois déterminées par la culture (les

6. Voir déjà à Jérusalem au temps de la *Peregrinatio* d'Égérie (vers 380) où l'on refait la procession et les gestes qui accueillirent le Christ : le texte est prolix en gestes, postures, allures. Cité par A.-G. MARTIMORT « Les différentes formes de procession dans la liturgie », dans *LMD* 43, 1955, p. 48-49.

7. A.-G. MARTIMORT « Aspects théologiques. Dimanche, assemblée et paroisse » dans *LMD* 57, 1959, p. 55-74.

8. A.-G. MARTIMORT, *op. cit.* dans *LMD* 43, 1955, p. 61.

9. *Didascalie syriaque*, c. 13, LIX : Éd. F. Nau, Paris, 1912, p. 116.

normes symboliques différent en Orient et en Occident) en fixent les règles pour protéger la liberté de ceux qui participent et les soustraire à l'arbitraire des autres. Il est en effet impossible de séparer l'action liturgique du contenu de la Parole de salut accueillie et célébrée, car les sacrements sont accomplis sur le corps pour sanctifier l'âme<sup>10</sup>. Le plus spirituel se joue dans le plus corporel, selon la loi de l'incarnation. Le renouveau liturgique a insisté largement pour réhabiliter les attitudes des fidèles en vue de participer activement à l'action liturgique. En cela, il a manifesté la concordance qui existe entre l'anthropologie du geste humain et la foi qui célèbre en liturgie le salut de Dieu. La réponse de l'Église au *visibile verbum* n'est pas seulement de l'ordre de l'intention, mais aussi de l'ordre de l'engagement. Celui-ci est effectué dans les déplacements des fidèles qui vont de leur place à l'autel y recevoir la communion, par le geste de tendre les mains, et par celui de leur bouche qui accepte de manger pour être nourri. Si le Verbe précède le corps, c'est le Verbe fait chair qui est le *sacramentum* par excellence. Bref, l'institué sacramentel vit de l'être en acte dans une topographie et une cinétique qui donnent à la Parole instituante de réaliser ce qu'elle fait entendre.

Examinons d'abord le symbolisme de l'attitude avant de montrer comment il relie l'anthropologie du geste à la célébration de la Parole de salut.

### Symbolisme de l'attitude

Le monde du symbole ne se déploie pas seulement dans le langage parlé, mais aussi dans le « langage » des gestes, mouvements et attitudes corporels. La nature corporelle du geste le distingue du langage et le rend immédiatement expressif. Cela ne veut pas dire qu'en s'intéressant au mouvement, à la *processio*, on doive quitter le symbolique, au sens où P. Ricœur l'a défini : « J'appelle symbole toute

10. TERTULLIEN, *De resurrectione*, 8, 3, in CCSL 2, p. 931.

structure de signification où un sens direct, primaire, littéral, désigne par surcroît un autre sens indirect, secondaire, figuré, qui ne peut être appréhendé que par le premier. »<sup>11</sup> C'est aussi par le corps et son mouvement que l'être humain peut appréhender un réel distinct de lui et se le représenter, bien qu'il soit absent : dans l'hommage gestué (dépôt de la gerbe et inclination, puis garde-à-vous militaire) rendu chaque année au soldat inconnu, « la France », à travers le chef de l'État, actualise la mémoire de ses souffrances et de la liberté acquise par ses soldats. Le rite rend ici immédiatement perceptible des valeurs qui toucheraient moins directement si elles étaient simplement expliquées rationnellement.

Tous les gestes de la liturgie relèvent du comportement même lorsqu'il s'agit d'une bénédiction sur les offrandes ou sur l'assemblée, car ils indiquent une action en relation à Dieu. La foi se réalise dans le geste et la parole qui interviennent dans le rapport à Dieu. Rien d'étonnant à cela puisque l'Évangile ne cesse de le répéter, en présentant la prédication de Jésus comme ses gestes joints à sa parole pour restaurer l'homme dans l'intégralité de son existence corporelle et spirituelle. Aussi, comme l'écrit M. Brulin, « Dans l'assemblée, les chrétiens entrent en contact avec les Écritures par la médiation de paroles et de voix. La relation actuelle au texte s'y trouve inséparable de la totalité de ce dispositif qui en livre le contenu et le déploie en différents actes de lecture ; cette relation est donc inséparable de la topographie qui rend possible cet avènement de la Parole.<sup>12</sup> » À la topographie, ajoutons l'attitude corporelle pour rappeler quelques-uns des gestes fondamentaux de la liturgie. Ils permettent de saisir une dimension anthropologique de la célébration du salut.

- Le geste de se mettre debout est évidemment riche de signification pascale. Le verbe évangélique *anistênai* a le sens de « se lever » (Mc 9, 27), y compris dans la formule

11. P. RICŒUR, *Le conflit des interprétations*, Paris, Seuil, 1969, p. 16.

12. M. BRULIN, « La Bible dans son site liturgique, ou quand la Parole se prend au mot », dans J.-L. SOULETIE (dir.), *op. cit.*

« se lever d'entre les morts » et il désigne aussi la résurrection des morts (*anastasis tôn nekrôn*, Mt 22, 31). Le verbe *egeirein* a également le sens de se lever après le sommeil de la mort (Mt 14, 2). Mais c'est aussi debout que l'homme attend le jugement eschatologique et la venue du Fils de l'homme. « C'est debout, écrivait S. Basile, que le dimanche nous faisons des prières (...) parce que ce jour réalise d'une certaine manière l'image du monde à venir.<sup>13</sup> » Liturgiquement, cette station debout indique l'arrêt et l'accueil, la stabilité d'un désir de célébrer, mais aussi de repartir pour la route de l'existence. Les « adeptes de la Voie » (Ac 9, 2) sont des personnes relevées en station debout, prêtes pour la marche. La liturgie, qui rend auditeur de la Parole, est aussi celle qui invite à la mettre en pratique que la station debout symbolise dans le corps. La liturgie, qui invoque l'Esprit du Dieu Vivant, est celle qui invite à vivre d'Esprit dans l'attente éveillée et prête à partir des disciples au Cénacle. Nous considérons notre vie comme cette expérience fondamentale de se mettre debout pour marcher en parlant d'une décision comme d'un « pas » à faire, de l'histoire comme « d'une marche en avant ». En nous enjoignant de nous mettre debout pour aller, pour marcher, la liturgie façonne dans les corps l'allure chrétienne. Elle oriente cette marche vers une fin qui est moins recherchée qu'elle ne nous cherche. Et c'est aux marques de l'initiative divine dans la liturgie de nous le manifester. Mais nous connaissons que le but vers lequel nous tendons ne nous cherche que dans la mesure où nous nous levons pour aller vers sa rencontre. Dans la marche vers lui, nous nous savons toujours déjà portés par le mouvement qui nous entraîne, et ce support, la théologie l'appelle la grâce.

• L'autre geste significatif de la liturgie est une posture et un mouvement : s'asseoir. L'évêque dans sa charge d'enseignement est assis. Il exerce le rôle de docteur. Les rubriques de la liturgie mentionnent le *Sedentes auscultant*, en rappelant l'Évangile de Marie aux pieds du Seigneur

13. Basile de CÉSARÉE, *Du Saint Esprit*, 27, 2, in SC 17bis, p. 485.

(Lc 10, 39) pour indiquer la recherche de la bonne posture pour écouter la Parole et lui répondre. Car, « l'actualité du texte comme "Parole de Dieu" est donnée à entendre dans la structure dialogale de la liturgie de la Parole : l'assemblée est en effet invitée à répondre à la Parole par le chant du psaume ou le « louange à toi, Seigneur Jésus »<sup>14</sup>. Écouter en se préparant à répondre appelle un s'asseoir pour occuper un lieu. À l'intérieur de l'itinéraire d'une vie, il y a ce temps assis qui est la parabole et la promesse de notre destinée : « Au vainqueur, je donnerai de siéger avec moi sur mon trône » (Ap 3, 21). L'Écriture présente le banquet éternel comme cette invitation à s'asseoir à la table du Seigneur (Lc 12, 37) dans la paix définitive. Renvoi à l'horizon eschatologique, la position assise dans la liturgie indique la domination du temps. Par là le mouvement de s'asseoir convoque au sabbat qui appartient à la création. Les hommes n'interviennent plus dans le travail du monde et le laissent apparaître comme la création de Dieu : « le sabbat est la fête de la création, mais d'une création qui a eu lieu en vue de la rédemption ; il est manifestement à la fin de la création et comme le sens et le but de la création. »<sup>15</sup> Une fois encore, la liturgie prescrit des attitudes qui font entrer les fidèles dans la constitution du corps ecclésial par l'activité cinétique qui accompagne la Parole entendue.

• D'autres gestes et postures seraient susceptibles d'être évoqués ici, car la liturgie en foisonne : se mettre à genoux en signe de pénitence et de jeûne autant qu'en signe de recueillement intérieur. Cette posture met en contact avec la terre et prépare le relèvement, tel Salomon qui se relève de l'endroit où il était agenouillé pour tendre les mains vers le ciel et bénir à haute voix l'assemblée d'Israël (1R 8, 22-23 ; 54-55). La voix se joint au geste pour relier le ciel et l'assemblée dans le corps de cet homme qui, de la terre, s'élève debout vers le ciel.

14. L.-M. CHAUVET, *op. cit.*

15. F. ROSENZWEIG, *L'Étoile de la Rédemption*, Paris, Seuil, 1982, troisième partie du livre I.



Cette anthropologie du geste<sup>16</sup> accompagne la proclamation et la manducation de la parole dans l'eucharistie. Elle éclaire la manière dont la Parole vient façonner un corps ecclésial qui trouve son identité dans les Écritures lues et proclamées. Le rapport à ces textes, on le mesure alors, n'est pas seulement herméneutique, il est symbolique. Les gestes et les postures accompagnent la prédication de la Parole pour que se constitue l'identité chrétienne.

### Rassemblés pour écouter la Parole

La liturgie chrétienne a hérité de la synagogue la lecture de passages de l'Écriture. Mais c'est le Christ ressuscité qui interprète dans les Écritures tout ce qui le concerne avant de se faire reconnaître à la fraction du pain (Lc 24, 27-31). Qu'il s'agisse des leçons brèves de l'office, des lectures de la vigile pascale ou des deux ou trois de la messe, la liturgie propose aux fidèles une lecture ample de la Bible. Celle-ci est en effet, comme l'écrit L.-M. Chauvet, « constitutivement faite pour être proclamée dans l'assemblée (*Qahal Yaweh, ekklèsia*), et non pour être lue "à plat" dans un bureau et de manière individuelle (quelles que soient par ailleurs la légitimité et la fécondité de cette dernière pratique). "L'Église, c'est l'impossibilité du 'scriptura sola'", a écrit quelque part S. Breton. Jamais la Bible n'advient autant à sa vérité que lorsqu'elle est proclamée dans l'*ekklèsia*, là où la liturgie en déploie les dimensions constitutives. On peut donc parler d'une "sacramentalité" des Écritures, une sacramentalité qui ne leur est pas accidentelle, mais bien essentielle. »<sup>17</sup>

C'est pourquoi la liturgie accorde à la lecture de l'Écriture une véritable solennité qui est marquée par des mouvements et des gestes qui façonneront un corps, comme le potier pétrit la glaise.

16. M. JOUSSE, *L'anthropologie du geste*, Paris, Gallimard, 1969.

17. L.-M. CHAUVET, *op. cit.*

• La liturgie de la Parole dans l'eucharistie commence au moment où le prêtre et l'assemblée s'assoient pour écouter le lecteur. En s'asseyant, ensemble pour la première fois de la célébration, une posture commune est prise par tous, qui se placent ensemble sous la Parole. L'Église comme destinataire des Écritures se constitue. Les mots de la Parole écrite sont ranimés par la voix du lecteur qui les ressuscite comme parole vivante adressée à des sujets capables de la recevoir et de se laisser travailler et déchiffrer par elle.

• Au point culminant des lectures de la messe vient l'Évangile. Il provoque la levée de l'assemblée qui accueille son Seigneur. Le mouvement de l'accueil – se lever – est homogène à celui qui vient comme le ressuscité qui s'est levé d'entre les morts<sup>18</sup>. Une mise en congruence s'opère entre ceux qui se disposent à l'accueillir et Celui qui se laisse accueillir dans la Parole évangélique. Le diacre se prépare à la proclamation de l'Évangile en demandant la bénédiction du célébrant. L'Évangélaire, distingué des autres livres liturgiques, est porté en procession de l'autel, où il avait été déposé dès l'entrée dans la célébration, à l'ambon pour la lecture. Ce mouvement précédant chronologiquement celui opéré par les fidèles pour, d'abord, apporter les offrandes, puis aller communier, indique que la Parole appelle le déplacement, la non coïncidence avec soi, un exode libérateur qui permette ici d'entendre et tout à l'heure d'offrir les oblats et de communier à la parole faite chair. À cette *processio* du ministre correspond la posture debout de l'assemblée. Les baptisés opèrent un changement corporel pour écouter la proclamation de l'Évangile. Il signale le mouvement du corps de l'Église qui se dispose à écouter. Quand la Parole advient, elle met debout dans le sens même de la résurrection, car « aujourd'hui s'accomplit à [ses] oreilles cette écriture » (Lc 4, 21). Ce qui est dit de Jésus-Christ dans les différentes écritures néotestamentaires est inséparable des effets qu'il produit sur ceux que sa mort avait dispersés et rendus muets. Le sens de cette

18. R. GUARDINI, *Les signes sacrés*, tr. A. GIRAUDET, Paris, Éd. Spes, 1930, p. 38-39.

expérience recèle la possibilité d'inscrire en histoire le vécu propre des disciples et la relation au Christ qu'elle figure. Ce qui émerge dans l'Écriture en corps de langage correspond dans la pratique des communautés au corps d'espérance qu'elles représentent. En effet, les Écritures ne gardent pas un pur souvenir de Jésus, pas plus que les communautés ne célèbrent les hauts faits d'un héros d'autrefois : les unes et les autres ne vivent que de ce qui les affecte et leur donne de naître et d'exister : le relèvement d'entre les morts du crucifié.

• Après l'Évangile, à l'exception du prédicateur, tous s'assoient pour que s'opère par l'homélie cette liaison vivante entre l'Évangile et l'assemblée<sup>19</sup>. La prédication de la Parole vient mettre en lumière ce qui inquiète le cœur de l'homme pour y déchiffrer l'énigme de l'existence et l'ouvrir au salut de Dieu. Elle invite alors les fidèles à trouver la bonne place pour écouter la Parole faite chair comme Marie aux pieds du Seigneur (Lc 10, 39). C'est un Dieu proche que l'Évangile annonce, Dieu fait homme, qui cherche à qui parler. Pour cela Jésus appelle le disciple à exister devant lui : il appelle « à la meilleure part ». L'attention de Marie et de tout disciple n'est possible et n'engendre un mouvement que si notre existence prend une véritable consistance devant la Parole, si d'une certaine façon elle permet de déchiffrer quelque chose en nous. Si

19. « La liturgie de la Parole n'est pas autre chose, finalement, que la visibilisation "sacramentelle" des éléments constitutifs de la production de la Bible comme Parole de Dieu. On comprend d'autant mieux dès lors que l'homélie fasse partie intégrante de la liturgie (PGMR, n° 41). Comme le signifie le condensé théologique qu'en donne Luc à la suite de celle que fit Jésus dans la synagogue de Nazareth (Lc 4, 21), elle n'est pas autre chose que le déploiement de cet aujourd'hui déjà manifesté par la voix du lecteur. Il peut même arriver que la lecture soit faite avec une telle justesse de ton que l'homélie est comme faite dans l'acte même de la proclamation. L'actualité du texte comme "Parole de Dieu" est par ailleurs donnée à entendre dans la structure dialogale de la liturgie de la Parole : l'assemblée est en effet invitée à répondre à la Parole par le chant du psaume ou le "louange à toi, Seigneur Jésus". (L.-M. CHAUVET, *op. cit.*).

nous n'avons pas été de quelque façon touchés, notre réponse risque de n'être que répétition de choses déjà dites à moins qu'elle ne soit une paraphrase. Il peut arriver que l'Évangile nous apparaisse obscur et décidément étranger à nos soucis. Cela ne tient pas au fait qu'il soit sans signification. Simplement notre résistance spirituelle à l'entendre devient dure et nous ferme à son écoute. Quelque chose se passe si ces deux pôles existent, la Parole et nous, la Parole comme autre que nous et nous tels que nous sommes. Alors cette parole devient une convocation et nous enjoint de vivre selon ce qu'elle dit. Ainsi s'instaure une relation d'alliance qui se scelle dans l'eucharistie.

- Au dernier moment de la liturgie de la Parole, l'assemblée se remet debout pour dire le Credo et s'adresser à Dieu dans une prière universelle. Commence alors cette phase de la liturgie dans laquelle l'Église déploie sa réponse à Dieu qui lui parle.

Par ces éléments cinétiques, joints à la proclamation des Écritures, s'actualise le salut de Dieu dans le dialogue avec l'assemblée. Ces gestes et ces mouvements dessinent le site illocutoire dans lequel l'Église apprend à se disposer à l'écoute et à répondre à son Seigneur pour vivre ce qu'il lui commande.

### L'initiation mystagogique

La liturgie atteint sa fonction quand elle articule le langage et le geste. Le travail de la grâce qui forme le corps ecclésial est celui qui les articule dans ce passage vers « le rendre grâce pour vivre en grâce »<sup>20</sup>. L'autorité de la liturgie est à ce titre celle d'une initiation ou d'une mystagogie qui est un savoir-initier au mystère tout en le protégeant : « Ce mystère est grand : je le dis en pensant au Christ et à l'Église » (Ep 5, 32).

Cette initiation a un caractère typologique, comme dans les catéchèses de Cyrille, et les gestes y ont toute leur place

20. L.-M. CHAUVET, *op. cit.*

(mains étendues, immersion baptismale, chrismation, etc.). La crainte d'une interprétation trop allégorique a peut-être occulté quelque peu la symbolique d'attitude. Pourtant l'initiation ne peut aujourd'hui pas plus qu'hier s'en passer totalement, puisqu'en réalité il y est toujours question de l'offrande de « nos corps en sacrifice vivant, saint et agréable à Dieu, comme un culte spirituel » (Rm 12, 1). Le corps ecclésial est ainsi façonné par les rites liturgiques riches de sens dans lesquels « le geste se prend au mot selon le protocole indiqué : "Faites ceci en mémoire de moi..." »<sup>21</sup>. Comme le suggère M. Brulin à la suite de J.-Y. Hameline, la parole risque toujours d'être ensevelie à nouveau comme durant le samedi saint. Soit qu'elle devienne un bavardage, soit qu'elle se présente comme exotique. Il lui faut se « disséminer suffisamment dans un univers graphique, verbal, iconique, musical, à tout le moins familier et habitable. »<sup>22</sup>

Former l'assemblée ouvre l'Église à l'altérité à l'intérieur d'un lien social de type nouveau. Elle se trouve de cette façon préparée à l'écoute de la Parole et à la communion dans des postures communes aux fidèles. On rejoint ici la dimension anagogique de la liturgie. L'assemblée est formée de membres non choisis : elle se constitue dans l'acte de se recevoir mutuellement les uns les autres comme membres d'une même liturgie pour former ensemble un seul corps.

L'échange du baiser de paix qui tourne les fidèles les uns vers les autres, comme la procession de communion qui les rassemble pour marcher ensemble vers l'autel, sont des marqueurs d'universalité. Car la liturgie, comme le précise *Sacrosanctum Concilium*, ne fait aucunement acception des personnes ou des situations<sup>23</sup>. De la même façon, Justin précisait autrefois dans sa description de l'assemblée dominicale comment on envoyait l'aliment consacré aux absents par le ministère des diacres. Cette

21. E. HAULOTTE, « Lisibilité des Écritures », *Langage* 22, 1971, p. 99.

22. M. BRULIN, *op. cit.*

23. SC 32.

ouverture de l'assemblée vers les absents signale son impossible clôture et la dimension d'universalité qui la constitue.

Le repli des doigts ferme la main alors que son ouverture exige leur déploiement ; c'est ouverte que la main peut recevoir la communion. Le geste de communion devient le pendant du geste d'offrande. Il signe l'économie de la grâce qui reçoit de Dieu le don du corps et du sang du Christ. Il s'oppose à la « liturgie » de la violence instituée : sur une arme, les doigts sont noués, alors que la caresse, comme la bénédiction, demandent d'ouvrir les paumes.

Dans cet article, on a voulu évoquer le lien qui relie étroitement la proclamation de la Parole de salut à la scène liturgique, et redonner sa place à l'activité cinétique dans le site illocutoire de l'assemblée. En finale, on mesure que ces gestes, postures et mouvements participent également à la dimension anagogique de la lecture de l'Écriture dans l'assemblée. Ils lui prescrivent ses gestes collectifs. Ils norment ainsi l'action liturgique de l'assemblée et l'ordonnent pour la soustraire à l'arbitraire. Ils appartiennent donc à cette mystagogie qui protège le mystère de Dieu en défendant l'homme contre les assauts de la violence multiforme.

Jean-Louis SOULETIE